

“ Ces grandes passions qui naissent du premier coup d’œil n’existent que dans les romans ” Le vrai point d’honneur : un conte épistolaire illustrant les valeurs morales de Marie Leprince de Beaumont

Christina Melcher

► **To cite this version:**

Christina Melcher. “ Ces grandes passions qui naissent du premier coup d’œil n’existent que dans les romans ” Le vrai point d’honneur : un conte épistolaire illustrant les valeurs morales de Marie Leprince de Beaumont . Fiction et savoirs dans l’oeuvre de Marie Leprince de Beaumont , Feb 2017, Augsburg, Allemagne. hal-01807864

HAL Id: hal-01807864

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01807864>

Submitted on 18 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« CES GRANDES PASSIONS QUI NAISSENT DU PREMIER COUP D'ŒIL N'EXISTENT QUE DANS LES
ROMANS »
LE VRAI POINT D'HONNEUR : UN CONTE ÉPISTOLAIRE ILLUSTRANT LES VALEURS MORALES DE
MARIE LEPRINCE DE BEAUMONT

En 1773, Marie Leprince de Beaumont publie les *Contes moraux*, un recueil d'histoires destinées aux mères de famille ainsi qu'aux jeunes filles, et visant à transmettre des valeurs raisonnables et des lignes de conduite. Elle veut « donner des choses & non des mots¹ » et servir de guide pratique. Du bon accueil de l'ouvrage par le public témoignent les cinq rééditions ainsi que les traductions en anglais, allemand, espagnol, italien et néerlandais².

Ce recueil en deux tomes contient une préface dans laquelle l'auteur souligne le danger de la lecture de romans pour les jeunes filles ; elle plaide également de manière insistante pour que les mères s'occupent elles-mêmes de l'éducation de leurs filles et qu'elles établissent un lien fort de confiance entre elles et leurs enfants : « Soyez à vos filles ce que l'ombre est au corps, privez-vous de toutes les sociétés pour vous enfermer avec elles³. » Leprince de Beaumont veut démontrer que la transmission de valeurs morales va influencer la vie de ces jeunes filles. « Il faut qu'elles soient convaincues que la réputation est le plus grand de tous les biens ; qu'on la perd par la légèreté, l'inconséquence, le manque de confiance à une mère sage qui les préserveroit des dangers⁴. » Nous allons présenter une sélection du grand nombre de sujets traités dans l'ouvrage comme son approche de l'éducation féminine, des passions et du duel, et nous donnerons une perspective sur les recherches en cours.

Le recueil se compose de deux histoires assez courtes (*Le juge de sa propre faute* et *l'Histoire de Céleste*), suivies du *Vrai Point d'honneur, histoire morale*, un conte épistolaire qui se présente sous forme de correspondance entre dix personnes, notamment Madame Northon, sa pupille Élise et la comtesse de Solmes. Élise, la fille du baron de Mey, issu d'une des meilleures familles d'Allemagne, est élevée modestement en bonne chrétienne par Madame Northon qu'elle croit être sa mère. Elle est destinée dès son plus jeune âge au fils du meilleur ami de son père et frère de Madame Northon⁵ qui est parti, avec son père et le baron, « tenter

¹ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome premier*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : vj.

² Kaltz, Barbara : *Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Contes et autres écrits*. Oxford Voltaire Foundation, 2000 : p.169.

³ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome premier*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : viij.

⁴ *Ibid.* xijj.

⁵ Voir Kaltz, Barbara : *Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Contes et autres écrits*. Oxford Voltaire Foundation, 2000 : p.76f.

la fortune dans le nouveau monde⁶ . ». Ce fils tombe dans les filets d'une intrigue amoureuse de Mademoiselle d'Erlac, la cousine d'Élise, et tout semble perdu. À travers un nombre d'aventures où il s'agit de vaincre les passions et de suivre le chemin du cœur, la stabilité de son caractère et la confiance en soi-même sont mises à l'épreuve. Et quand le lecteur assiste au dénouement heureux, Élise et son futur mari auront vécu un passage du stade d'enfants naïfs à celui de jeunes adultes responsables et prêts à servir la société.

Les *Contes moraux* paraissent en 1773. Trois ans avant, est publié en Angleterre, sous le titre de *Le Point d'honneur. Nouvelle Angloise*, un ouvrage souvent cité comme anonyme et d'après le catalogue de la B.N. dû à un certain Félix⁷. Leprince de Beaumont s'en serait-elle inspirée ? Ce qui lie les deux œuvres, à part leur titre, au premier coup d'œil, est leur longueur : *Le Point d'honneur*, présenté comme une « nouvelle », fait cinq cents pages, presque autant que *Le Vrai Point d'honneur*, sous-titré *Histoire morale*⁸.

Nous retrouvons dans chaque œuvre un personnage nommé Élise (quoiqu'il ne joue qu'un rôle marginal dans l'œuvre de Félix) et l'histoire d'un amour non satisfait se déroule dans un cercle d'amis. Il s'agit de vaincre ses passions et de se conduire dignement. Même si *Le Point d'honneur* est divisé en trois tomes et six parties et l'œuvre de Leprince de Beaumont en deux tomes sous forme de lettres, il y a de fortes indications qu'elle s'en est inspirée pour en faire sa propre version morale, comme dans *La nouvelle Clarice*. Les résultats de l'étude détaillée de ces parallèles feront l'objet d'une prochaine étude.

Le Vrai Point d'honneur occupe la plus grande partie du premier tome des *Contes moraux* et la totalité du deuxième (463 pages au total). Marie Leprince de Beaumont a encore une fois opté pour le genre épistolaire pour capter l'attention de ses lecteurs. Elle profite de la polyvalence qu'offre ce genre et y aborde une multitude de sujets. L'importance d'une éducation religieuse y joue bien sûr un rôle principal. Ainsi la comtesse de Solmes hésite-t-elle à consacrer sa vie à cette tâche majeure : « Sauver une âme du désespoir de la mort, lui aider à franchir le court espace qui sépare le temps de l'éternité, sont des avantages qu'on ne peut évaluer assez haut ; cependant ils se bornent au profit d'une seule personne. L'éducation, au

⁶ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome premier*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : p.111.

⁷ <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30425517s> le 24.1.2017.

⁸ Voir Seth, Catriona : « Traduction, transposition ou œuvre de fiction pure la nouvelle exotique à la fin du XVIII^e siècle. » dans Engel, Vincent et Guissard Michel (éds.) : *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen Âge à nos jours*. Ottignies Quorum 1997 : p.198.

contraire, peut produire un bien qui se multiplie à l'infini, & qui peut n'avoir de bornes qu'à la fin du monde⁹ ».

Leprince de Beaumont vise à montrer que l'éducation féminine doit porter sur une vision éclairée du monde associée à des valeurs fondées sur la confiance en Dieu. Élise est donc présentée comme un exemple d'éducation chrétienne réussie. Madame Northon peint en détail les principes selon lesquels Élise a été élevée et nous retrouvons dans ses conseils les idées déjà évoquées par Leprince de Beaumont dans l'avant-propos. D'abord, elle recommande « d'être toujours à l'unisson avec elle¹⁰ » et de ne « jamais [l']abandonn[er] à des soins domestiques¹¹ ». Madame Northon postule ensuite que l'homme ne juge que par comparaison et s'il ne connaît pas les commodités qui lui manquent, il est le plus heureux dans l'état où il se trouve. Ainsi faudrait-il procéder avec les enfants : leur faire croire que leur état de soumission est naturel pour qu'ils ressentent, par la suite, les leçons comme « source de mille plaisirs¹² ». En même temps, il faut prendre en compte le caractère individuel du disciple et faire en sorte que l'apprentissage se passe de manière vivante et satisfasse la curiosité naturelle de l'enfant. Madame Northon écrit à la comtesse que pour Élise, « ses premières études n'ont rien eu de pénible, & elle m'a dit souvent qu'elle croiroit volontiers qu'elle savait lire en venant au monde : car elle ne se souvient point de l'avoir appris. C'est qu'elle l'avoit appris sans efforts en parties brisées [...]»¹³ ».

Madame Northon trouve même une solution pour contourner les dangers présumés de la lecture romanesque. Elle-même ressent « une grande répugnance pour les romans¹⁴ » mais elle n'aurait jamais interdit leur lecture à Élise pour ne pas l'inciter à se les procurer secrètement. Elle lui donne le Tasse¹⁵, mais elle s'assure de reprendre le livre quand Élise arrive à des endroits qu'elle juge dangereux. Elle s'était fait « l'habitude de substituer, de sauter des phrases, de recoudre adroitement les lambeaux, & cela d'une manière si ferme¹⁶ » qu'Élise eût juré d'avoir tout lu. Elle se sert encore d'une autre astuce pour dégouter son disciple des romans : elle lui en donne des œuvres mal écrites, « qui choquent la vraisemblance¹⁷ » et elle prend soin de lui faire remarquer que « ces sortes de lectures ne laissent rien dans l'âme ; en sorte qu'elle en est entièrement dégoutée, & n'aime plus que l'histoire¹⁸ ».

⁹ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome premier*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : p.155f.

¹⁰ *Ibid.* p.159.

¹¹ *Ibid.* p.160.

¹² *Ibid.* p.161.

¹³ *Ibid.* p.162.

¹⁴ *Ibid.* p.167.

¹⁵ Il s'agit du chef d'œuvre de Torquato Tasso (1544-1595) : « La Jérusalem délivrée ».

¹⁶ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome premier*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : p.168.

¹⁷ *Ibid.* p.168.

¹⁸ *Ibid.* p. 168f.

Comme dans d'autres de ses romans épistolaires, une jeune femme qui est confrontée pour la première fois à des intrigues et à des problèmes de société et de bienséance, demande conseil à une amie plus âgée. Dans ce cas, cette amie est la Comtesse de Solmes qui se trouve à Dijon et qui suit les turbulences parisiennes à travers les lettres de Madame Northon et d'Élise. Elle rassure continuellement la jeune fille et relativise l'impact d'une situation qui lui semble désespérée en s'appuyant sur ses expériences personnelles. Marie Leprince de Beaumont illustre ainsi ses propres suggestions éducatives en montrant l'importance d'une relation de proximité et de confiance. La comtesse remercie Élise de cette sincérité : « que ne vous dois-je pas, aimable et chère enfant, pour la confiance que vous avez eue en moi¹⁹ ? » Cette confiance se manifeste dans une franchise totale : Élise s'adresse à la comtesse quand elle ne veut pas se tourner vers Madame Northon de peur de la contrarier avec son chagrin d'amour.

Une leçon revient régulièrement : il s'agit de vaincre les passions. Un amour ou une action reposant sur un sentiment de passion ne peut pas culminer dans une relation stable ou un résultat réfléchi. Le remède auquel il faut avoir recours est bien sûr la religion. Grâce à une foi stable et fondée, on peut réussir à surmonter les passions et à prendre des décisions claires. Quand Élise est désespérée et croit son mariage perdu, la comtesse lui répond : « En supposant à Monsieur Northon une passion insurmontable pour ma rivale, me direz-vous, faudrait-il que j'abusasse de la déférence pour les parents, afin de le rendre malheureux ? Faudrait-il que je m'associasse à son infortune ? Non, ma chère. Ces *faudrait-il* roulent sur un principe faux, c'est qu'il y a des passions insurmontables, & il n'est aucune dont la religion ne puisse triompher²⁰. »

Élise prend à cœur les leçons de son amie. Elle tient à ses valeurs morales et lance, lors d'une conversation avec le jeune Northon pendant laquelle il insiste sur sa faiblesse : « Croyez-moi, Monsieur, nous pouvons tout ce que nous voulons avec le secours du ciel ; & moi qui suis d'un sexe qu'on dit plus foible que le vôtre, je sens parfaitement que je surmonterois une passion qui pourroit me rendre criminelle & malheureuse²¹. » Vaincre les passions auxquelles la vie nous confronte est un devoir aux yeux d'Élise et il n'y a pas d'excuse à cela.

Pour accentuer que le comportement de Mademoiselle d'Erlac de se soumettre aux passions sans se poser des questions sur d'éventuelles conséquences n'est pas une attitude qu'il faut adopter, la discussion porte plusieurs fois sur la différence entre *anciens* et *nouveaux* philosophes. Les d'Erlac adhèrent au mouvement des philosophes modernes et jugent ridicules et naïves les valeurs chrétiennes que suivent Madame Northon et Élise. Celle-ci qui a du mal à

¹⁹ *Ibid.* p.203.

²⁰ *Ibid.* p.208.

²¹ *Ibid.* p.260.

comprendre comment sa cousine peut se résoudre à des actions vicieuses (comme envoyer des lettres sous un faux nom ou mentir à sa mère) pour obtenir ce qu'elle désire, s'en fait sa propre image : « Les philosophes anciens faisoient consister la sagesse à régler les passions ; ceux de nos jours, à ne rien épargner pour les satisfaire²². »

Leprince de Beaumont plaide pour les valeurs chrétiennes. Les héroïnes de l'histoire tirent leur stabilité intérieure de leur foi et de leur croyance en une force supérieure, la Providence. Il ne s'agit pas de présenter aux lectrices que grâce à la religion tous les problèmes peuvent être évités, mais de montrer qu'il est plus facile de les affronter si on se repose sur une moralité religieuse. L'auteur sait qu'aux yeux des philosophes modernes, ses personnages semblent naïfs et arriérés, mais elle révèle que cette façon d'agir représente un moyen de simplifier la vie et de s'offrir la liberté de pardonner. Vers la fin du premier tome, Madame Northon s'exclame dans une lettre à la comtesse : « Que serait la vie, sans la foi d'une Providence qui veille sur la pauvre créature ? [...] [Q]uand on lève les yeux en haut, [l]es maux apparents disparaissent, & l'âme, au milieu de ces orages, se repose en paix dans cette Providence²³. »

Quand ils sont confrontés pour la première fois aux passions de la vie amoureuse, les jeunes gens doivent prouver la force de leur éducation. Pour se soulager l'esprit, Élise s'ouvre à la comtesse de Solmes et, contrairement à l'habitude, n'en parle pas à Madame Northon. De peur d'un jugement défavorable, le jeune Northon aussi dissimule sa passion amoureuse à son père, alors qu'il est son confident habituel. Il se rend compte de cette erreur au début du deuxième tome : « Il est un moment fatal où j'eusse pu, sans doute, éviter ma ruine, en vous ouvrant mon âme ; jusques-là vous en aviez connu tous les mouvements²⁴. » Partant de sa prémisse qu'un lien de confiance est une condition importante pour l'éducation, Leprince de Beaumont confirme ici que le mal aurait pu être évité (ou amoindri) si les enfants s'étaient confiés à leur parents respectifs. Elle montre pourtant que même si ce n'est pas le cas, la situation peut toujours mener à un dénouement heureux si l'on reste fidèle à l'honnêteté et à la modestie.

Ce lien de confiance se construit à travers une relation d'amitié. Le parent n'est pas un père sévère et rigide, mais un ami compréhensif et encourageant. La communication se passe dans une ambiance de respect et de franchise sans la peur d'être puni. Ainsi s'explique la réaction de Monsieur Northon aux confidences de son fils. Il lui rappelle : « Avez-vous pu oublier que vous avez toujours trouvé en moi un ami compatissant, & non un supérieur sévère ?

²² *Ibid.* p.237.

²³ *Ibid.* p.249.

²⁴ Leprince de Beaumont, Marie : *Contes moraux. Tome seconde*. Amsterdam E. van Harrevelt 1774 : p.5.

[...] Je commence par vous assurer que, dans les conseils que je vais vous donner, j'oublierai entièrement les droits que la nature m'a confiés par rapport à vous²⁵. » Il se voit comme un ami bienveillant de son fils et lui propose des conseils et du soutien. Il veut l'aider à vaincre cette passion qui l'aveugle et analyse la situation comme ceci :

Eh ! réfléchit-on quand on aime, me direz-vous ? Une fille de son âge s'amuse-t-elle à disserter ? Elle suit les mouvements de son cœur, il est aveugle comme on l'est dans toutes les passions. Elle sent qu'elle ne peut être heureuse qu'avec moi ; elle se persuade que je ne puis être heureux qu'avec elle ; elle ne divise point nos intérêts.

Seroit-ce, mon fils, qui seroit capable de me faire une telle réponse ? Seroit-ce lui qui consentiroit à unir son sort à celui d'une fille qui ne prend conseil que de sa passion ; qui a cédé sans résistance ; qui s'en laisse tellement posséder, qu'elle est incapable de réfléchir ? Cette passion qui n'a point été produite par l'estime puisqu'elle agit selon votre aveu d'une manière aveugle, cette passion, dis-je, ne pourra-t-elle point se reproduire un jour en faveur d'un nouvel objet, respectera-t-elle les droits d'un époux plus que ceux d'un père ? Vous n'êtes pas le premier goût de Mademoiselle d'Erlac, serez-vous le dernier ? Qui peut vous rassurer contre l'inconstance de cette âme foible, incapable de se roidir contre elle-même²⁶ ?

Il signe « Ton père et ami²⁷ ». Être livré à ses passions sans savoir les surmonter, comme Mademoiselle d'Erlac, est présenté comme une faiblesse. L'œuvre veut contribuer à former de jeunes adultes qui s'aperçoivent de ce fait et qui ont la force morale d'y résister.

À deux reprises, les épistoliers ont recours au dialogue pour mettre en scène leurs récits : dans le premier tome, Élise décrit en détail une conversation entre elle et le jeune Northon ; et à la fin du deuxième, Madame Northon retranscrit l'entretien d'Élise avec un des administrateurs de l'Hôpital général lors de leur visite. Ces dialogues animent les lettres et illustrent la volonté des personnages principaux de rapporter au plus près ce qui leur arrive.

Le jeune Northon doit se soumettre à une autre épreuve pour témoigner sa bonté d'esprit et la force de ses valeurs morales : suite à l'affront que cause le Marquis de V. en insultant Mademoiselle d'Erlac en présence de Northon, celui-ci surmonte l'horreur qu'il éprouve devant cette pratique et se sent obligé de demander le marquis en duel. Les deux hommes ne sont pas à l'aise et ne veulent pas se battre, mais l'honneur demande une action forte et ils se soumettent, quitte à commettre un crime, aux règles imposées par la société.

Bien que Northon représente un rival qu'il faut éliminer, le Marquis de V. le trouve sympathique dès le début. Il est furieux, mais, comme il marque dans une lettre à un ami (**F**) : « Je ne pouvois m'empêcher d'admirer son courage dans une si grande jeunesse, & si la scène s'étoit passée entre nous, je crois que je n'aurois pas hésité à le prier d'oublier ce qui s'étoit passé & de m'accorder son amitié. Oui, je t'assure, j'aurois préféré le parti de lui avouer que

²⁵ *Ibid.* p.18.

²⁶ *Ibid.* p.22f.

²⁷ *Ibid.* p.31.

j'avois tort à celui de me battre contre lui²⁸. » Ce premier sentiment de sympathie va se confirmer plus tard. Les deux hommes sont prêts à se battre et se rendent sur les lieux désignés pour le duel. Sur le chemin, le marquis est attaqué par des hommes masqués. Northon, qui ne reconnaît pas son adversaire, croit à une embuscade et vole à son secours. Ils réussissent à faire fuir les attaquants, mais Northon est blessé et le duel annulé. Il s'avère après que l'attaque faisait partie d'une intrigue nouée par la vilaine Mademoiselle d'Erlac, encore une fois dans le but de satisfaire ses passions.

Northon ne comprend qu'après coup ce qui lui est arrivé. Il écrit à son père : « [...] je m'étois déterminé au plus grand de tous les crimes, à celui qui entraîne nécessairement la perte éternelle du coupable ou de son complice. J'ai toujours regardé le duel, comme le péché contre le Saint-Esprit pour celui qui y succombe, & cependant, oh, perversité digne de l'enfer ! c'est avec cette persuasion que je m'y suis déterminé²⁹. » Le prince de Beaumont montre que personne, même avec les meilleures résolutions, n'est à l'abri de tomber. Toutefois, il y a dans tous les cas un moyen de s'en sortir et de se faire pardonner.

Madame Northon aussi s'exprime sur la question des duels. Dans une conversation avec Élise, celle-ci lui dit qu'elle « abhorre les duels ; ils sont [...] la honte des Français³⁰ ». Madame Northon elle-même s'apitoie sur les hommes qui s'affrontent : « Les hommes ne lisent pas dans les cœurs : leur malignité naturelle les porte à croire que celui qui refuse un duel, le fait par la crainte de mourir. [...] Quoi de plus triste, que d'avoir à opter entre perdre son âme, ou passer pour un lâche³¹ ! »

Le Vrai Point d'honneur aborde un large nombre de sujets afin de fournir des conseils pour l'éducation d'enfants et pour des jeunes adultes faisant leurs premières expériences dans le monde. Le lecteur reçoit des leçons sur l'emploi pratique des valeurs chrétiennes dans des situations délicates. Comment se positionner par rapport aux duels ? Comment se conduire si l'on est victime d'une intrigue ? Nous y trouvons des positionnements par rapport à la religion, à la prière, à l'amitié, aux relations amoureuses, à la charité, aux philosophes, aux honnêtes hommes, à l'esclavage ou encore au bonheur personnel.

Le prince de Beaumont offre un guide de comportement à ses lecteurs. Elle offre de l'inspiration et des lignes de conduite. Les hommes se perdent dans ces « passions qui naissent

²⁸ *Ibid.* p.70.

²⁹ *Ibid.* p.92.

³⁰ *Ibid.* p.144.

³¹ *Ibid.* p.145.

du premier coup d'œil. » Le marquis de V. invite le lecteur à regarder l'amour d'un autre point de vue quand il s'inspire d'une maxime de Bussy Rabutin :

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui sente toujours le mystère.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire³².

Christina Melcher

Universität Augsburg / Université de Lorraine

³² *Ibid.* p. 166.

Bibliographie

Félix, *Le Point d'honneur. Nouvelle angloise*. Londres ; Paris 1770.

Kaltz, Barbara, *Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Contes et autres écrits*, Oxford, Voltaire Foundation 2000.

Leprince de Beaumont, Marie, *Contes moraux*, Amsterdam, E. van Harrevelt 1774.

Seth, Catriona, « Traduction, transposition ou œuvre de fiction pure la nouvelle exotique à la fin du XVIII^e siècle. » dans Engel, Vincent et Guissard Michel (éds.), *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen Âge à nos jours*, Ottignies, Quorum 1997 : p.196-206.